

54

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



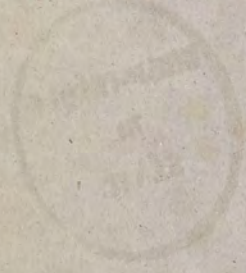
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE NEW YORK

LIBRARY OF THE



LIBRARY OF THE

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

LA PAIX,

O U

LE TRIOMPHE DE L'HUMANITÉ.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage ; dans le fond est une rivière, dont on apperçoit les deux rives herissés de Rochers. Sur le devant, du côté gauche de l'Acteur, est la maison de Victorina ; du côté droit, est un banc de gazon.

BIBLIOTHÈQUE SCÈNE PREMIÈRE.
DU
SÉNAT. VICTORINA, DINDINO.

DINDINO.

O H ! vous avez beau me fuir , allez , je ne vous quitte plus.

VICTORINA.

Et de quel droit vous avisez-vous de suivre ainsi mes pas ?

DINDINO.

Parce que mamselle votre mère m'a permis de vous aimer et de me faire aimer de vous. Aussi vous voyez que je fais l'impossible pour ça.

A 2



VICTORINA.

Vous avez raison, vous faites en effet l'impossible.

DINDINO.

On m'a conseillé de ne pas vous quitter, à cause de ces démons de Français

VICTORINA, *l'interrompant avec dignité.*

Parlez avec plus de respect d'une Nation généreuse. Les Français ne sont redoutables qu'aux ennemis de leur Patrie.

DINDINO.

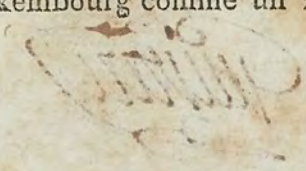
Ah ! ils ne le sont pas moins aux amans et aux maris ; car toutes les filles et les femmes en sont folles ; mais là, là, patience, nous en serons bientôt débarrassés, j'espère.

VICTORINA.

Il est vrai que de toutes parts on parle de la Paix.

DINDINO.

De la Paix ! ah ! bien oui, attendez-vous-y à la paix ! Il faut auparavant que tout soit rentré dans l'ordre pour ça ; que les Français soient chassés de ces pays-ci ; que leur roi ne soit plus relégué à Blanckembourg comme un zéro



en chiffre ; qu'il soit assis irrévocablement sur son trône.

V I C T O R I N A , *l'interrompant.*

A votre compte, la Paix ne serait jamais rétablie en France.

D I N D I N O.

Oh ! que si fait ; il n'y aurait qu'à me laisser faire, j'aurais fini tout de suite, moi.

V I C T O R I N A.

Que feriez-vous ?

D I N D I N O.

Ce que je ferais. . . Je ferais punir tous les Républicains, et même tous ceux qui sont restés en France, et ne se sont point opposés à l'établissement de la République.

V I C T O R I N A , *souriant et se moquant de lui.*

Je vous conseille d'y aller, à présent, en donner l'ordre, et sur-tout de le mettre à exécution.

Mais puisque vous détestez tant les Français, comment n'avez-vous pas pris les armes pour les combattre ?

D I N D I N O.

C'est ma chère maman qui n'a pas voulu. Elle

m'a fait cacher. Elle connaissait trop bien mon courage ; elle savait que je me serais battu comme un enragé ; qu'une armée entière n'aurait pas été capable de me faire avancer.

V I C T O R I N A.

Je le crois.

D I N D I N O.

Aussi ma chère maman voyant tout ça , et dans la crainte de me perdre , s'est déterminée à me marier. Aussitôt toutes les filles se sont requinquées à qui mieux mieux pour me plaire.

V I C T O R I N A , *à part , haussant les épaules.*

Le fat !

D I N D I N O.

Mais moi , bernique , je vous avais vu , et je vous aimais plus toute seule que toutes les autres ensemble.

V I C T O R I N A.

Vous êtes trop bon , et je vous remercie de la préférence ; mais je vous le dis franchement , M. Dindino , si vous m'aimez

D I N D I N O , *l'interrompant.*

Je vous aime tant , que j'en perdrai l'esprit.

V I C T O R I N A.

Ce serait dommage. Mais je vous avoue que

je ne puis vous payer du moindre retour ; car
je ne vous aime pas.

D I N D I N O.

Et pourquoi donc , Mamselle ? qu'est - ce qui
me manque , voyons ?

V I C T O R I N A.

Ce qui nous touche le plus ; vous n'êtes point
aimable.

D I N D I N O, *d'un ton très-fat.*

Ah ! de ça , par exemple , mamselle , ça vous
plait à dire , point aimable ! Quoiqu'il en soit ,
vous ne me ferez pas prendre le change , je vous
en avertis ; je me connais. Vous croyez me pi-
quer ? Eh bien ! pas du tout , parce que je suis
bien sûr que vous pensez tout autrement que
vous ne dites. Ha ! ha ! que ce n'est pas à moi
qu'on en fait accroire , ha ! ha !

V I C T O R I N A.

Je vous assure , M. Dindino , que je vous parle
d'après mon cœur.

D I N D I N O.

Ah ! bien oui , votre cœur ! comme si on ne
savait pas ce que c'est que le cœur d'une fille !

V I C T O R I N A.

Que voulez-vous dire ?

D I N D I N O.

C H A N T.

Le cœur d'une fillette,
 Est, m'a-t-on dit souvent,
 Comme une girouette
 Qui tourne au premier vent.
 Il faut à son caprice
 Nous soumettre toujours.
 Fille n'est point novice
 A tromper en amours.
 Si par hazard elle aime,
 Elle veut le cacher.
 Enfin son art suprême
 Est de dissimuler.

V I C T O R I N A , *d'un air piqué.*

On chérit un jeune homme aimable,
 Honnête, sensible et galant;
 On fuit un sot insupportable,
 Qui ne cesse d'être insolent.

D I N D I N O.

Moi, je me pique d'être aimable,
 Et sur-tout honnête et galant;
 Je ne suis point insupportable,
 Car je suis toujours amusant.

(*Elle sort.*)

S C È N E I I.

DINDINO, ROBERT (*entre deux vins ,
arrêtant Dindino , qui courait après Victorina ;
il le fait pirouetter.*)

R O B E R T.

HOLA ! hé ! petit égrillard ! comme diable tu
poursuis cette jeune poulette !

D I N D I N O.

Il m'est bien permis de suivre ma maîtresse ,
peut-être.

R O B E R T.

Ah ! c'est ta maîtresse ! hum ! le grivois ! Je
n'ai fait que l'entrevoir , elle m'a paru toute
charmante.

D I N D I N O, *d'un air satisfait.*

Oh ! J'ai bon goût.

R O B E R T.

Meilleur qu'elle , si elle t'aime , assurément.
Mais parlons un peu des affaires ; y a-t-il quel-
que chose de nouveau aujourd'hui ?

D I N D I N O.

Pour moi , je ne sais rien d'abord ; on apprend
toujours assez tôt de certaines nouvelles qui. . .

R O B E R T , *l'interrompant.*

Il est vrai qu'on en apprend plutôt de mauvaises que de bonnes.

D I N D I N O , *d'un air content.*

(*à part.*) En voici pourtant un qui ne pense pas comme les autres. (*à Robert.*) Patience ! Ça a duré plus long-temps.

R O B E R T , *l'interrompant.*

Mille trompettes ! (*Dindino fait un saut de peur.*) Ça n'a que trop duré ; si j'avais été là au commencement.

D I N D I N O , *d'un air capable.*

Ah ! si j'y avais été , qu'ça vous aurait pris une autre tournure !

R O B E R T .

Quelques bons garçons qui se fussent bien entendus , coupaient le mal par la racine. Le feu n'aurait pas fait tant de progrès , et mon malheureux ami.

D I N D I N O , *l'interrompant.*

Il fallait de la fermeté , du courage.

R O B E R T , *l'interrompant.*

Du courage, mille bombes ! Il n'en a eu que trop ; s'il s'était sauvé à temps avec sa femme et ses enfans, il ne serait pas mort.

D I N D I N O .

Dites donc que s'il s'était moins pressé ; s'il avait mieux combiné son projet, il n'aurait pas été arrêté dans sa fuite.

R O B E R T , *surpris , vivement.*

Arrêté dans sa fuite ?

D I N D I N O .

Eh ! oui.

R O B E R T , *plus étonné, et cherchant à comprendre.*

Par qu i ?

D I N D I N O (*à part.*) Ce que c'est que le vin.

(*haut.*) Eh mais ! Par tous ces monstres de Républicains, que l'enfer confonde.

R O B E R T , *en fureur.*

Quoi ! mille millions de moustaches de houlans, tu as l'audace de parler ainsi devant un Soldat Républicain ? Je ne sais qui me retiens, (*il porte la main sur son sabre et le tire à moitié.*)

DINDINO, *tombant de peur à plat-ventre.*

Ah mon Dieu ! C'est fait de moi. Pardon ,
mille pardons.

ROBERT, *le considérant.*

Je n'abuserai pas de l'avantage que j'ai sur
toi ; tu es sans armes. Va-t-en.

DINDINO, *en s'en allant.*

Oh ! je ne demande pas mieux.

ROBERT, *le suivant des yeux.*

Demandez moi où diable le royalisme va se
nicher ! Il est vrai que c'est un imbécille.

SCÈNE III.

THÉODORE, ROBERT, JULIEN.

THÉODORE.

BON jour, Robert, bon jour.

ROBERT.

Te voilà, mon ami Théodore. Bon jour, Julien.

JULIEN.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

R O B E R T.

Mauvaise, mon ami, tout-à-fait mauvaise.

T H É O D O R E et J U L I E N.

Comment donc ?

R O B E R T.

Vous avez tous deux connu Cinan. Le feu a pris cette nuit chez son hôte. Cinan s'est jeté au milieu de l'incendie, pour sauver ce qu'il y avait de plus précieux ; mais un plancher s'est abîmé sous ses pas, et l'infortuné a péri.

J U L I E N.

Il sera regretté de toute l'armée, c'était un brave militaire.

T H É O D O R E.

Dit-on si l'on est parvenu à sauver sa femme et ses enfans ?

R O B E R T.

On assure que Cinan est la seule victime de ce cruel évènement.

T H É O D O R E.

Mes amis, il nous laisse une dette que nos cœurs s'empresseront d'acquitter, j'en suis sûr.

ROBERT et JULIEN.

Explique-toi ?

THÉODORE.

Cinan était notre camarade , notre ami. La République , quoique la meilleure des mères , ne peut accorder des secours suffisans à tous ceux qui en ont besoin ; ne souffrons pas qu'il existe de malheureux dans l'armée d'Italie. Grace à la sagesse de notre invincible Général , nous sommes tous au-dessus du besoin. Eh ! bien , cotisons-nous suivant nos facultés , et nous formerons une somme qui assurera l'existence à ses infortunés enfans.

ROBERT , *attendri jusqu'aux larmes , embrassant Théodore.*

Ah ! mon cher Théodore ! mon ami ! voilà une bonne motion celle-là !

JULIEN.

Et qui sera approuvée de tout le monde.

ROBERT.

Quant à moi , je déclare que je ne bois plus que de l'eau jusqu'à ce que j'aye fourni mon contingent à la masse.

TOUS LES OFFICIERS ET SOLDATS.

Vive la République !

LE GÉNÉRAL DE DIVISION.

Je ne conseille pas à l'Empereur de nous forcer à entreprendre ce voyage.

LE CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR.

Il pourrait bien y risquer sa couronne.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Les instructions que je reçois du Directoire exécutif, sont précises ; leurs dispositions, dictées par cet esprit de justice, de sagesse, de grandeur et de fermeté qui caractérise le Gouvernement actuel de France, me prescrivent des devoirs bien flatteurs à remplir. Les propositions que je suis chargé de faire aux Ministres de l'Empereur, sont d'une modération qui va prouver à l'Europe que les Français, pouvant dicter des Lois à leur ennemi vaincu, ont préféré lui présenter l'olivier de la Paix ; qu'il l'accepte, amis, et tous mes vœux sont comblés.

A R I E T T E.

Fille du Ciel, ô douce Paix !

Viens exaucer mes vœux sincères ;

B

Qu'à l'avenir tous les Français
 Ne forment qu'un Peuple de Frères,
 Et que la tendre humanité
 Accompagne la Liberté.
 Terribles foudres de la Guerre,
 Fuyez sur un autre hémisphère ;
 Que l'affreux démon des combats
 N'ensanglante plus nos climats.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION.

Oui, nous désirons tous la Paix ; mais s'il l'a
 refuse, je jure de planter le drapeau tricolor sur
 les remparts de Vienne.

LE CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR.

Je jure que nous l'y planterons tous deux.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

S'il nous y force, amis, nous l'y planterons
 ensemble, je le jure.

TOUS LES OFFICIERS ET SOLDATS, *ensemble.*

Oui, nous le jurons.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

François apprendra encore si nous savons tenir
 nos sermens.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , THÉODORE.

THÉODORE.

GÉNÉRAL, en nous donnant l'exemple de la valeur et de l'intrépidité, vous nous avez aussi donné celui de la vertu et de la bienfaisance. Notre camarade Cinan est mort cette nuit, en secourant son hôte, dont la maison était en feu. Il laisse six enfans en bas âge; mes Camarades ont arrêté qu'il serait prélevé sur leur paye une somme suffisante pour assurer l'existence à sa famille. Ils me députent vers vous, pour vous prier d'approuver leur décision et de leur faciliter les moyens de la faire connaître à leurs frères d'armes.

LE GÉNÉRAL EN CHEF, *embrassant Théodore.*

Oui, mon cher Théodore, je l'approuve; eh! que de tels sentimens me rendent fier de vous commander! Braves Soldats! vous savez allier le courage à la vertu, l'intrépidité à la bienfaisance; vous êtes des héros!

LE GÉNÉRAL DE DIVISION.

Général! c'est votre ouvrage.

B 2

LE GÉNÉRAL EN CHEF, *transporté.*

Dis, mon ami, dis plutôt que c'est celui de la liberté, de la véritable gloire ! L'amour de la patrie excite nécessairement l'amour de ses semblables. (à Théodore.) Assures tes braves frères-d'armes que leurs désirs seront remplis. Remercie-les du plaisir qu'ils me procurent. (Il tire sa bourse, la remet à Théodore, en lui prenant la main ; il le tire à part et lui dit à demi-voix :) Porte vite ce faible secours à ces infortunés, et console-les, s'il est possible, d'une perte aussi cruelle.

THÉODORE.

Ah ! quelle reconnaissance !

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Va promptement. (aux Officiers.) Avec de pareils hommes, j'irais au bout du monde.

LE CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR.

Ce serait tant pis pour les rois.

LE GÉNÉRAL EN CHEF, *au Chef de l'État-major.*

Mes dépêches sont-elles parties pour le Directoire Cisalpin, pour Gênes et pour Venise ?

LE CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR.

Oui, Général, on expédie les autres en ce moment.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Allons, mes camarades ; ne nous faisons pas attendre plus long-temps pour signer le bonheur du monde , que l'on ne nous attendait aux combats. Retournons à San-Formio ; puissé-je bientôt en revenir porteur du Traité de la Paix !

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Sans différer , allons , amis,
 Présenter à nos ennemis
 Une Paix à tous salutaire ;
 S'ils osent préférer la guerre ,
 Jurons
 Que de notre juste courroux
 Ils éprouveront tous les coups.
 Partons.

(*Les Officiers et Soldats répètent en Chœur ces paroles.*)

SCÈNE VI.

VICTORINA , seule.

Ah ! mon Dieu , qu'on a de peine à se débarrasser d'un fat ! Cet imbécille de Dindino a juré , je crois , de me désespérer ; je ne puis faire un pas , qu'il ne soit aussitôt sur mes talons.

SCÈNE VII.

VICTORINA, DINDINO, *de l'autre côté
de la Rivière.*

DINDINO.

OH! comme les eaux sont devenues grandes
tout d'un coup! Eh! mais! me trompé-je?....
Mlle Victorina!.....

VICTORINA, *impatientée.*

Encore! heureusement il est de l'autre côté
de l'eau, j'aurai le temps de m'enfuir.

DINDINO.

Non, je ne me trompe pas. Tenez donc, Mlle
Victorina, je crois que voilà un homme qui
se noye.

VICTORINA, *vivement, courant sur le bord
de la rivière.*

Un homme qui se noye, grand Dieu!.... Le
malheureux fait des efforts inouis pour se tirer du
précipice. M. Dindino, quelqu'un, au secours!
au secours!

DINDINO.

Il aura du bonheur s'il parvient à se tirer
d'affaire.

VICTORINA, *très-agitée.*

Eh quoi ! personne n'ose le secourir. (à Dindino) Lâche !

DINDINO, *d'un ton suffisant.*

Ah ! ça vous plaît à dire !

VICTORINA.

Les forces l'abandonnent. . . . il succombe.
Grand Dieu ! protégez moi.

(*Elle se précipite dans la rivière.*)

DINDINO.

O Ciel ! quelle imprudence ! elle va périr
avec lui Au secours ! . . . Au secours ! . . .
Eh mais ! c'est comme une plume sur l'eau ! . . le
courant va les emmener tous deux Au
secours ! Mère Albini ! au secours !

SCÈNE VIII.

DINDINO, des PAYSANS et des PAYSANNES
accourant des deux côtés de la rivière.

LA MÈRE ALBINI, *à sa fenêtre.*

CHŒUR de PAYSANS et PAYSANNES.

Quels cris se font entendre ?

D I N D I N O.

Amis, sans plus attendre,
Sauvez Victorina. (il sort.)

(La Mère Albini fait un grand cri et disparaît.
Deux jeunes Filles courent chez la Mère Albini
et rentrent avec elle.)

L E C H Œ U R.

Courons en diligence ;
Grand Dieu ! protégez-la ,
Secourez l'innocence !
Juste Ciel ! la voilà !
Quelle reconnaissance !

(Ici une partie des Paysans et Paysannes mettent
un genou en terre , et lèvent les mains vers le Ciel.
L'autre partie court au-devant de Victorina qui
fait , en chancelant , quelques pas sur la Scène en
portant Théodore. Ensuite les Paysans les sou-
tiennent tous deux.)

VICTORINA et THÉODORE , un genou en terre.

Oh ! mon Dieu ! je vous remercie !

T H É O D O R E.

Oh ! ma Libératrice !

LA MÈRE ALBINI , dans la maison.

Laissez-moi , vous dis-je , je veux la sauver

ou périr avec elle. (*Elle sort de sa maison malgré les jeunes Filles qui veulent la retenir, et court vers sa Fille.*) Ma Fille, ma chère Fille!

V I C T O R I N A.

Ma tendre Mère!

LA MÈRE ALBINI, *sanglottant.*

Malheureuse enfant! qu'as-tu fait? dans quel état?

V I C T O R I N A.

Ma Mère!

LA MÈRE ALBINI, *de même.*

Eh quoi! ma Victorina, ta Mère n'est donc plus rien pour toi? Quel affreux désespoir a pu te faire oublier?

V I C T O R I N A, *l'interrompant.*

Daignez me le pardonner. l'infortuné allait périr.

LA MÈRE ALBINI, *avec une vivacité mêlée de surprise et de satisfaction.*

Qu'entends-je? c'est pour secourir ce brave Militaire que ma Fille. Quoi! c'est l'humanité seule?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DINDINO, *arrivant.*

D I N D I N O.

GRONDEZ-LA bien fort , Maman Albini , dites lui son fait.

V I C T O R I N A.

Ma respectable mère ! souvenez-vous que les malheureux n'ont jamais imploré en vain votre assistance. Loin de vous affliger , partagez mon bonheur ; en est-il un plus grand que celui de sauver la vie à son semblable ?

L A M È R E A L B I N I.

Ah ! ma Victorina ! Ce trait me console de tous les maux que j'ai soufferts. (*avec l'effusion du sentiment.*) Cette action ne te rend pas plus chère à mon cœur ; tes vertus avaient comblé la mesure ; mais elle me rend plus glorieuse encore du bonheur de t'avoir donné le jour.

D I N D I N O.

Comment , mère Albini , voilà comme vous la grondez ?

LA MÈRE ALBINI.

M. Dindino, au lieu de la blâmer, je vous conseille, ainsi qu'à tous ceux qui m'entendent, de suivre son exemple.

D I N D I N O.

Quant à moi, je vous assure bien que je ne le suivrai pas. Ah! que je ne suis pas si bête!

T H É O D O R E.

(à *Victorina.*) Oh! ma chère Libératrice! et vous sa respectable mère! pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

LA MÈRE ALBINI.

Citoyen, notre récompense est dans nos cœurs; ma Fille et moi nous nous estimons heureuses d'avoir pu être utiles à la République Française, en sauvant la vie à un de ses héros! Mais l'état où vous êtes tous deux ne vous permet pas de rester en ces lieux. Venez tous dans la maison. Ces bons amis aideront ce brave Militaire à changer de vêtemens.

T H É O D O R E.

J'accepte avec reconnaissance l'asyle que vous voulez bien m'offrir; et tant de générosité m'encourage à vous demander un nouveau service.

VICTORINA et la MÈRE ALBINI.

Parlez.

THÉODORE. (*Il prend des temps dans ce monologue.*)

Je suis porteur d'une somme! puisse-je dans mon malheur ne l'avoir pas perdue! (*il cherche dans ses poches.*) Non, la voici! (*il la baise.*) C'est cette somme que notre bienfaisant Général en Chef m'a chargé de porter à une famille malheureuse, qui vient de perdre son père. Après m'être assuré de sa demeure, le désir de diminuer, de quelques instans, la peine de ces infortunés, m'a fait tenter les moyens d'abrégier le chemin qui m'en séparait. Une espèce de gué me parut propre à seconder mon dessein. Je le passais, lorsqu'une digue, rompue sans doute, accrut tellement les eaux, qu'il ne me fut bientôt plus possible de résister à l'impétuosité du torrent qui m'entraînait. (*à Victorina*) Et sans vous, ma généreuse bienfaitrice, ces malheureux auraient été privés de ces secours qui leur sont si nécessaires!

LA MÈRE ALBINI.

Et que vous voudriez qu'ils eussent déjà; brave Français! entrons dans la maison; vous me ferez

connaître à qui cette somme doit être remise ; j'irai sur-le-champ la porter ; et si vous croyez nous devoir quelque reconnaissance , chargez-moi de cette commission , ce sera m'en donner la preuve la plus flatteuse pour mon cœur.

DINDINO , à Léonore.

Ah ça ! mais si tous ces gens-là veulent entrer dans la maison , on ne pourra plus s'y retourner.

L É O N O R E .

Non , M. Dindino , rassurez-vous , tout le monde n'y entrera pas.

(*Lorsque tout le monde est entré , elle salue Dindino et lui ferme la porte au nez.*)

S C È N E X.

DINDINO , seul et très-fâché.

Eh bien ! qu'est-ce que ça veut donc dire ça ? En voilà bien d'une autre ! Voyez un peu cette petite Masque qui s'avise de me fermer la porte au nez ! Voilà ce que c'est que d'être honnête avec de pareilles gens. On voit bien qu'ça n'a pas été élevé comme moi ; ça ne sait pas vivre. Je m'étais tenu de côté , comme ça se pratique

chez les gens du beau monde, dans l'espoir qu'ils auraient été assez polis pour venir me dire : M. Dindino, (*il contrefait le cérémonial.*) faites-nous l'honneur de passer devant, s'il vous plait. — Mes enfans, aurais-je dit; non, je ne passerai pas le premier, quoique. . . . — Pardonnez, auraient-ils dû dire; mais nous savons trop le respect que nous vous devons. — Vous faites bien, aurais-je dit; mais passez. — Non, auraient-ils dû dire; nous ne passons jamais qu'après nos maîtres, et nous vous devons l'honneur. — Mais, leur aurais-je dit; montrez-moi le chemin. — Non, auraient-ils dû dire; ce serait vous manquer de respect. Au moins la chose ainsi se serait faite dans l'ordre. Ce que c'est pourtant que ces Révolutions, comme ça vous change le monde! Pour moi, je ne reconnais plus la plupart des gens que par leur visage; et encore y en a-t-il qui, dit-on, pour être toujours au courant, en ont changé de tant et tant de façons, qu'à force d'avoir voulu composer et décomposer leur figure, ils sont tout défigurés. Mais c'est que je ne reviens pas de l'impertinence de cette petite Fille! me fermer la porte au nez, à moi! C'est bien le cas de dire qu'on n'accueille plus le vrai mérite, qu'il n'est plus respecté. Et après des choses comme ça, on veut que j'aime la liberté et l'égalité! ah bien!

on n'a qu'à s'y attendre ; ah ! que je me ressouviens trop bien de ce que mon Précepteur me disait encore dernièrement.

C O U P L E T S.

Autrefois un joli jeune homme
 Était fêté de toutes parts ;
 A Paris , à Naples , à Rome ,
 On lui prodiguait les égards.
 C'était toujours brillante fête
 Pour qui pouvait le posséder ;
 S'il accordait un tête-à-tête,
 On savait l'en récompenser.

Aujourd'hui , quelle différence !
 Plus de considération ,
 De petits soins , de prévenance ,
 Enfin , plus de distinction.
 Un tel état est-il louable ,
 Quand on aime la dignité ?
 De bon cœur j'enverrais au diable
 Une pareille égalité.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

(*Le Théâtre représente le Camp Français.*)

SCÈNE PREMIERE.

VICTORINA , THÉODORE.

THÉODORE.

O ! ma Libératrice ! pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ? Non , la vie même que vous m'avez conservée ne pourra suffire à ma reconnaissance.

VICTORINA.

Ah ! généreux Français , ce que j'ai fait , tout autre l'aurait fait à ma place. Je vous ai vu , pour ainsi dire , enséveli dans les flots , faisant les derniers efforts pour échapper à une mort certaine. Alors je cède au cri de l'humanité ; et l'Eternel , protecteur de la vertu et des ames courageuses , permet que j'arrache au trépas un brave guerrier ; et peut-être ai-je eu le bonheur de rendre un époux à sa fidèle épouse , un père tendre à ses enfans.

THÉODORE.

Ma respectable amie ! que ne pouvez-vous lire
dans

dans mon cœur tous les sentimens que vous m'inspirez ! je ne jouis point encore des doux noms d'époux et de père. Ma patrie jusqu'à ce jour fut tout pour moi. Et quel seroit mon bonheur si ma chère bienfaitrice. . . . Ah ! daignez, je vous en supplie , m'apprendre quel est votre sort.

V I C T O R I N A .

A R I E T T E .

De mon père je fus privée
 Dès l'aurore de mon printemps ;
 Toujours d'une mère adorée
 Je veux consoler les vieux ans.
 Elle a toute ma tendresse ,
 Seule elle possède mon cœur ,
 A soulager sa vieillesse
 V I C T O R I N A met son bonheur.

T H É O D O R E .

Adorable Victorina , quoi ! votre cœur serait-il insensible à l'amour ?

V I C T O R I N A .

Jusqu'à présent je n'ai point éprouvé ses tourmens , et je souhaite ne le jamais connaître.

T H É O D O R E .

Quand on a , comme vous , tout ce qu'il faut pour plaire , peut-il être à craindre ?

C

ARIETTE, *qui finit en Duo.*

THÉODORE.

Né redoutez point son empire ,
 Vous êtes faite pour charmer ,
 Oni , Victorina , tout inspire
 En vous le doux besoin d'aimer.
 Ah ! si la plus constante flamme
 Et si la plus sincère ardeur
 Pouvaient un jour toucher votre ame,
 Grand Dieu ! quel serait mon bonheur.

Souffrez que je vous sacrifie
 Des jours , sans vous , trop malheureux ;
 Ah ! ne rejettez point mes vœux ,
 Je vous devrai deux fois la vie.

VICTORINA.

Ah ! n'affligez point votre amie ;
 Sans moi vous pourrez être heureux ,
 Ma mère a mon cœur et mes vœux ,
 Je lui dois bien plus que la vie.

VICTORINA.

Aimable Français ! la Paix n'a point encore
 couronné vos brillans exploits ; jusqu'à cette
 époque fortunée , la patrie a besoin de tous ses
 défenseurs. Si j'acceptais l'offre que vous me faites ,
 ne mériterais-je pas le juste reproche de n'avoir
 cédé au cri de l'humanité que pour en exiger
 aussitôt la récompense. Non , brave guerrier ;

remplissez votre étonnante carrière ; forcez vos ennemis à la Paix. . . . (*hésitant un peu.*) Et retournez ensuite.

THÉODORE, *vivement, et transporté.*

Près de Victorina, admirer ses vertus, l'imiter, partager avec elle les tendres soins qu'elle prodigue à sa mère, et mériter son cœur.

SCENE II.

VICTORINA, THÉODORE, DINDINO.

DINDINO.

AH ! vous voilà donc Mamzelle ; c'est joli ce que vous avez fait là.

VICTORINA, *d'un air de mépris.*

Osez-vous bien encore, M. Dindino ?

DINDINO, *l'interrompant.*

Taisez-vous ; vous devriez mourir de honte..

THÉODORE.

Monsieur !

DINDINO, *continuant.*

A-t-on jamais rien vu de pareil dans une fille ?

et ne faut-il pas avoir le diable au corps, pour courir après les garçons jusques dans l'eau!! (à part.) Et après un Français encore.

THÉODORE.

Quel est donc l'insolent?.....

DINDINO, *continuant.*

La perfide! l'ingrate! qui m'expose à être veuf avant que je ne sois marié!

VICTORINA, *impatiente.*

M. Dindino enfin, aurez-vous bientôt fini de déraisonner.

DINDINO, *d'un air suffisant.*

Déraisonner! Ah! bien oui!... Si vous aviez été aussi raisonnable que moi, vous ne vous seriez pas exposée à vous noyer.

VICTORINA.

Lâche que vous êtes, que n'avez-vous fait le premier ce que j'ai fait?.....

DINDINO, *du ton le plus fat.*

Moi, me jeter à l'eau pour sauver Monsieur!... je me dérangerai pour de pareilles gens!.....

THÉODORE, (*à part.*)

L'impudent ! (*haut.*) Je suis fort trompé si M.
est extrêmement patriote.

VICTORINA.

Non. M. Dindino n'a pas assez de raison pour
l'être.

DINDINO.

C'est vrai.

VICTORINA.

Et s'il voulait vous faire connaître les motifs
qu'il a de ne point aimer la République , c'est
alors que vous conviendriez. . . .

DINDINO, *l'interrompant.*

Que je n'ai pas tort. D'ailleurs il en va juger ,
s'il a un peu de sens commun.

ARLETTE.

FILS unique , avec de l'argent ,
Je pouvais obtenir en France
Un bon emploi dans la finance ,
Ou siéger au parlement.
A la cour , par-tout , à mon âge ,
Je me serais fait admirer ;
C'est des Dieux le plus bel ouvrage ,
Eût-on dit , me voyant entrer.
Au bal , on aurait vu les dames
S'empreser à me voir danser.

J'aurais ému toutes les ames

A la vue de mes pas ,

De ma souplesse ,

De mon agilité ,

De ma légèreté ,

De mon adresse

Dans les sauts et les entrechats.

Vivement transporté

De plaisir et d'ivresse ,

On se serait mis à crier

Bravo ! bravo !

Bien , très-bien , M. Dindino.

VICTORINA , à Théodore *en souriant.*

Eh bien ! Citoyen , ne voilà-t-il pas des motifs
bien puissans pour

T H É O D O R E .

Ce ne sont sûrement pas ceux-là

D I N D I N O , *vivement.*

Quoi ! vous ne les trouvez pas plus que suffisans ?

T H É O D O R E , *indigné.*

Malheureux ! pouvez-vous mettre dans la
balance de futiles chimères , avec le bonheur
du peuple.

D I N D I N O .

Ah ! bien oui ! le Peuple.

S C È N E I I I.

LES PRÉCÉDENS, la Mère ALBINI,
quelques PAYSANS.

VICTORINA, *allant au-devant de sa Mère.*

DÉJA de retour ?

LA MÈRE ALBINI.

Oui. Le plaisir d'obliger donne, je crois, des ailes ; car je ne me suis pas apperçue de la longueur du chemin. (*Ici se fait entendre une décharge d'artillerie.*) (*vivement*) Mais qu'entends-je grand Dieu !

D I N D I N O.

Ne voyez-vous pas que ce sont les hostilités qui recommencent ? (*à part*) Ah ! quel plaisir !

S C È N E I V.

LES PRÉCÉDENS, ALAIN ET LÉONORE.

LÉONORE, *accourant.*

MÈRE Albini, tout le monde, réjouissez-vous, la Paix est signée avec l'Empereur.

TOUT LE MONDE, excepté DINDINO.

Vive la Paix ! vive la République ! vivent les Armées Françaises.

DINDINO *en colère, courant après tout le monde, pour empêcher de crier.*

Ah ça ! voulez-vous bien vous taire, vous autres ! savez-vous que ça m'étourdit ça ? qu'est-ce que c'est que ces mauvaises plaisanteries là donc ? je vous dis que ce sont les hostilités qui recommencent ; je le sais bien peut-être.

LÉONORE, *d'un air fort gai.*

Moi, M. Dindino, que votre mauvaise humeur n'intimide pas ; et dussiez-vous en enrager mille fois davantage, je vous dis que c'est la Paix. (*autre décharge d'artillerie*) Tenez, entendez-vous le canon ?

D I N D I N O.

Taisez-vous avec votre canon, petite folle ! moi, je n'entends plus rien d'abord, et dans ce moment-ci le canon n'est que dans votre tête, comme la Paix.

LÉONORE, *trépignant.*

Oh ! le maudit incrédule !

A L A I N, *montrant Dindino.*

Jarni, il mériterait qu'on lui fit danser la car-magnole sur la couverture, pour le punir.

T H É O D O R E, *l'interrompant.*

Non, braves Citoyens, ne souillons pas la plus belle des causes par la moindre vexation ; la vengeance est indigne des Républicains. Je provoquerais contre cet imbécille toute la sévérité de la Loi, si la manière dont il manifeste ses principes ne prouvait qu'il ne peut être dangereux. Mais que l'expression de notre joie et de notre bonheur ; que le triomphe de la République et de l'humanité soient son plus grand supplice.

L É O N O R E, *tirant à elle Dindino.*

Venez, M. le sourd, au canon de la Paix. Vous ne serez peut-être pas aveugle. Tenez, voyez-vous ces branches d'olivier, tout ce cortège ? Eh bien ! est-ce signe de Paix ou signe de guerre ça ?

D I N D I N O, *dans un désespoir qui va jusqu'au délire.*

Que vois-je ? la Paix est faite ! adieu tous mes projets, juste ciel ! il ne me reste plus qu'un parti à prendre. c'est d'émigrer. (*il sort.*)

SCENE V et dernière.

LES PRÉCÉDENS et le Cortège suivant :

Deux pièces de canon, l'une escortée par des Canonniers Français, et l'autre par des Canonniers Autrichiens. De la lumière de chaque pièce s'élève une branche d'olivier : arrivées à leur destination, on les place en travers, de manière que les embouchures soient tournées dans un sens opposé. Ensuite une haie de Troupes Françaises, une autre de Troupes Autrichiennes. Ces deux haies se placent sur les côtés du Théâtre : les Français occupent la droite.

Ensuite paraît la Déesse de la Paix, assise sur son char. Elle est accompagnée par deux femmes, dont l'une représente le Commerce, et l'autre l'Abondance. Il y a sur les côtés et sur le derrière du char, des Drapeaux Français et Autrichiens : ceux qui sont sur le derrière sont croisés. Ils sont couronnés et attachés avec une guirlande d'olivier. Les Généraux Français sont du côté droit, et les Plénipotentiaires Autrichiens du côté gauche du char. La Déesse de la Paix donne la main droite au Général en Chef, et la main gauche au premier Plénipotentiaire Autrichien. Le Chef de l'Etat-Major et le troisième Plénipotentiaire Autrichien se tiennent par la main ; (les Plénipotentiaires Français et Autrichiens portent chacun une branche d'olivier et entourent le char qui est traîné par des Génies, représentant l'Amour, les Jeux, Ris et le Plaisir. La Renommée est quatre pas en avant du Général en Chef.

Le Char est suivi par des Bergers et des Bergers étroitement unis.

Le Cortège est formé par un peloton de Cavalerie Française et Autrichienne qui se place dans le fond du Théâtre.

Pendant toute la Marche, l'Artillerie se fait entendre, et tout le monde chante en chœur les paroles suivantes :

CH Œ U R.

O jour heureux ! ô jour prospère !
 Il couronne enfin nos succès.
 Adieu chagrin , plus de misère ;
 Nous allons jouir de la Paix.

La Marche terminée, la Déesse descend de son Char ; elle met la main du Français dans celle de l'Autrichien, ils s'embrassent ; les autres Plénipotentiaires Français et Autrichiens les imitent, et tout le monde crie :

V I V E L A P A I X.

(Il se forme un Ballet de Bergers et de Bergères, faisant toutes les démonstrations du bonheur et de la concorde.)

TRIO, qui finit en Septuor, puis en Chœur.

LA DÉESSE DE LA PAIX, seule.

A vous unir, j'ai mis toute ma gloire,
 Ce jour a comblé mes souhaits ;
 Vaillant Français ! amant de la Victoire,
 Tu l'es de même de la Paix.

LE GÉNÉRAL EN CHEF, et le PLÉNIPOTENTIAIRE
 AUTRICHIEN, ensemble.

Ne nous quittez plus, aimable Déesse ;
 Ah ! parmi nous fixez votre séjour ;
 A vous aimer, à vous chérir sans cesse,
 Vous nous verrez attentifs chaque jour.

(Ces quatre derniers Vers sont répétés par les autres Plénipotentiaires Français et Autrichiens, et par tout le monde.)

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Braves compagnons d'armes, livrez vos cœurs

à la joie que ce grand jour inspire ; la gloire vous en appartient ; elle est le fruit de vos immenses travaux , de votre indomptable courage et de votre intrépidité Nous l'obtenons enfin cette Paix , objet de tous nos vœux ; nous l'obtenons conforme à la générosité et à la grandeur d'une Nation libre ; nous avons voulu la Paix , mais une Paix solide , juste et glorieuse.

UN PLÉNIPOTENTIAIRE AUTRICHIEN.

Oui , valeureux Français , cette Paix sera solide , parce qu'elle est juste. Elle vous fera autant d'honneur que vos innombrables Triomphes. Si elle est aussi durable que votre gloire , elle sera éternelle.

LE CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR , *après avoir parlé*
à Théodore.

Général , vous avez témoigné le plus grand désir de voir cette Fille courageuse , qui s'est précipitée dans les flots pour sauver la vie à un de nos braves Soldats ; je m'empresse de vous les présenter tous deux.

T H É O D O R E.

Oui , mon Général , je suis ce Soldat pour qui la belle Victorina a bravé la mort afin de me retirer de l'affreux précipice dans lequel j'étais malheureusement tombé. Je n'étais point

connu d'elle. Ce sont ses vertus et son humanité qui ont seules guidé son étonnant courage.

TOUT LE MONDE.

Vive Victorina !

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Eh quoi ! c'est à vous généreuse fille , à qui ma patrie est redevable de la vie d'un de ses zélés Défenseurs ?

VICTORINA , *modestement*.

Je n'ai fait que mon devoir.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Quoi ! le danger , la mort n'ont pu vous arrêter ?

VICTORINA.

Si l'Invincible Général en Chef avait calculé les dangers auxquels il s'est personnellement exposé , nous ne jouirions pas aujourd'hui des douceurs de la Paix.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Tous mes Frères d'armes les ont partagés avec moi ; nous n'avons fait en cela que ce que nous commandaient notre devoir , la gloire de notre patrie et l'amour de la Liberté !

VICTORINA, *avec dignité.*

Et moi, je n'ai fait qu'obéir à la voix de l'humanité !

LE GÉNÉRAL EN CHEF, *avec l'enthousiasme de l'admiration.*

La délicatesse de vos sentimens ajouterait encore, s'il était possible, à l'héroïsme d'une telle action. Je veux qu'elle soit gravée sur une Médaille, que je vous prie d'avance d'accepter au nom de la République, en témoignage de son estime et de sa reconnaissance.

Belle Victorina, daignez en outre recevoir un époux de ma main. Théodore a bien rempli ses devoirs envers sa Patrie ; il doit vous adorer, et je suis certain qu'il emploiera tous les jours que vous lui avez conservés à faire votre bonheur.

VICTORINA, *à sa Mère avec attendrissement.*

Ma Mère !

LA MÈRE ALBINI.

Oui, ma fille, j'y consens. Il est bon soldat, bon citoyen ; il sera bon époux et bon père.

THÉODORE, *embrassant Victorina et sa Mère.*

O ma Libératrice! ma tendre Mère! ô mon Héros (à tous trois), comment reconnaître tant de bienfaits ?

LE GÉNÉRAL EN CHEF, *montrant Victorina.*

En la rendant aussi heureuse qu'elle est digne de l'être (*au Chef de l'État-major.*) Et toi, brave Général, pars pour Paris, portes-y le traité de la Paix. Puisse cette heureuse nouvelle éteindre à jamais en France les haines et l'esprit de vengeance, pour n'y plus laisser voir que des frères, des citoyens sincèrement amis de la Paix.

C O U P L E T S.

V I C T O R I N A.

L'hymen, l'amitié, la nature,
Applaudissent à ce beau jour
De tous les biens il nous assure,
C'est le triomphe de l'amour.
Peuple Français, de ton courage
Les rois ne feront plus d'essais;
Tes Lauriers serviront d'ombrage
Au doux Olivier de la Paix.

L A P A I X.

Pour vous je quitte l'empirée
Et viens habiter parmi vous;
Des peuples je suis adorée,
Des méchans je plains le courroux,

Que chacun dans ce jour prospère,
Des passions, de leurs excès,
Fasse l'abandon volontaire,
Pour ne plus chérir que la Paix.

LE COMMERCE.

Avec la Paix je rentre en France,
Sous peu l'on m'y verra fleurir;
Et la fortune, et l'abondance
M'accompagnent avec plaisir.
Nous venons réparer l'outrage,
Nous espérons que désormais
Le Commerce à l'agiotage
Va succéder, grâce à la Paix.

LE GÉNÉRAL EN CHEF.

Ce jour est celui de ma vie
Dont le triomphe est plus flatteur.
Par nos succès, ô ma Patrie!
Tu vas jouir du vrai bonheur.
Puisse à jamais la République
Être chère à tous les Français!
Que la prospérité publique
Fasse crier : vive la Paix!

(Les quatre derniers vers du Couplet du Général en Chef, sont répétés par tous les Français. Les Autrichiens répètent seulement les deux derniers.)

F I N.

